

Pour ou contre

Autor(en): **Schweizer, Romain**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Jeunesse forte, peuple libre : revue d'éducation physique de l'École fédérale de gymnastique et de sport Macolin**

Band (Jahr): **4 (1947)**

Heft 30

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-997014>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

**Telle était la voie à suivre, l'unique,
la seule vraie !**

Le jeune ecclésiastique s'est dit : Les jeunes ne viennent pas à moi, je dois donc aller vers eux, je dois prendre part à leurs jeux, parler leur langage et vivre leur vie ; c'est à ce prix que je gagnerai la confiance de ces extraordinaires effrontés mais au fond de braves garçons.

Le film nous montre admirablement comme les garçons furent influencés tel que le jeune vicairre l'avait prévu et comment ils furent bientôt tous gagnés à sa cause.

Dans une causerie qu'il faisait aux éclaireurs fribourgeois le chef Jousselin, pasteur d'une commune protestante de Paris, leur raconta brièvement un épisode de la vie de son détachement d'éclaireurs dans le quartier de Montmartre :

Le milieu : 274.000 habitants dont 21.000 seulement sont croyants ; en majorité des prolétaires dont les enfants ont grandi sur la rue : terrain fertile de recrutement pour toutes les organisations politiques.

Comment une organisation d'éclaireurs put-elle se constituer et comment a-t-elle pu subsister dans un tel milieu ? J'envoyais mes chefs de files sur les places les plus animées du quartier. Là ils observaient les « bandes » de gosses qui s'y divertissaient. Sous un prétexte quelconque ils se mêlèrent à eux, leurs donnèrent quelques bonnes idées pour leurs jeux et sans que personne ne s'en doute ils mirent un peu d'ordre et introduisirent quelques règles de « fair play » ...

« On revient demain ? » telle fut la question de chacun à la fin de la partie. Mais oui, on revient demain ! Quelques gamins revinrent régulièrement, ainsi que quelques « chefs de bande ». Il se forma petit à petit un noyau solide de fidèles éléments. De là au fanion, au cercle ou à la meute il n'y a pas long ! Et alors tout se passa sans aucune difficulté ; le jeu se fit selon les règles et la loi des éclaireurs prit pied.

Ces deux petits exemples montrent une voie à suivre pour gagner la jeunesse. Que nous prenions celle-là ou une autre qui lui est parallèle, cela n'a en soi aucune importance, **l'essentiel est avant tout de ne pas nous contenter de nous lamenter mais de faire résolument le premier pas et de nous donner la peine de comprendre la mentalité de nos garçons en nous intégrant à l'atmosphère de leur vie et de leur centre d'intérêt.**

Chaque jeune homme ressent à un moment donné la nécessité de se créer un idéal ; il le cherche avec avidité, avec passion ; c'est à nous les aînés qu'incombe l'obligation de le guider et de le lui fournir ; il est prêt à lutter pour défendre l'idéal que nous lui procurerons.

Nous devons faire le premier pas !

Pour ou contre le sport...

L'article ci-après publié par le bulletin de l'Association fribourgeoise d'athlétisme léger, dont le rédacteur M. Romain Schweizer a eu l'amabilité de nous en autoriser la reproduction, présente, à plus d'un point de vue, beaucoup d'intérêt.

De source française, il nous retrace très brièvement le développement du sport français, nous révélant les lacunes existantes et les erreurs commises. Reconnaisant d'autre part les bienfaits du sport pratiqué méthodiquement et rationnellement, il dénonce les excès de toute sorte auxquels se livrent certains sportifs victimes d'un affreux mercantilisme. Adversaire déclaré de la course aux records et des matches contre la montre, M. Jean Mistler reconnaît la valeur et la beauté sportives des anciens Grecs dont la principale préoccupation ne consistait pas à triompher dans les compétitions, mais au contraire à faire ressortir la valeur éducative du sport qui, comme le déclarait le baron Pierre de Coubertin, peut réagir sur l'entendement, le caractère et la conscience.

C'est avec plaisir que nous le soumettons à votre appréciation en vous demandant de nous faire part de vos commentaires.

Pour ou contre le sport...
Les débats sont ouverts...
Merci d'avance.

La rédaction.

Pour ou contre

C'est Jean Mistler qui ouvre les débats par un exposé paru voici quelque temps en première page d'un grand quotidien français.

J'ai promis d'en parler, il y a quelques jours et déjà trois ou quatre lecteurs ont réclamé l'article. Exécutons-nous de bonne grâce, au risque de nous battre sur un double front contre les sportifs enragés, et contre les anti-sportifs endurcis.

Quand j'étais enfant, la question du sport ne se posait pratiquement pas. La jeunesse jouait au cerceau, au croquet, aux barres et aux échasses ; il y avait dans quelques propriétés des tennis installés sur un gazon inégal et fort peu anglais, on échangeait des balles molles à rebondissements imprévus, et, en fait de sports de

compétition, l'on ne parlait guère que des courses cyclistes, et on allait voir passer le Tour de France qui déroulait ses paisibles étapes dans les vallées, le plus loin possible des Pyrénées et des Alpes. Sorèze cependant, où j'ai commencé mes études, était très en avance sur l'époque et avait certains caractères des Collèges de plein air ; nous faisons chaque semaine deux demi-heures de cheval, autant d'escrime, deux heures d'exercices dans un vaste gymnase et deux grandes promenades en terrain varié. L'Université, par contre, était beaucoup plus réfractaire. Au Lycée de Carcassonne, où j'ai fait ma première et ma philosophie, il n'y avait pour l'éducation physique qu'une lamentable salle de classe, équipée de vétustes agrès. Le professeur, le brave Monsieur G... était en pantalon long, bottines à boutons, gilet d'alpaga et chemise à manchettes. Jamais je ne l'ai vu toucher un appareil ou une haltère ; son seul exercice consistait à soulever de temps en temps un petit arrosoir pour mouiller la sciure de bois, jamais changée, où nous piétinions et à nous faire, d'un jovial accent marseillais, un petit discours sur la nécessité « de combattre la dégénérescence de l'espèce humaine en allant au stand » ; il prononçait « estand » et il s'agissait d'un stand de tir au fusil. Le dimanche on nous conduisait à l'Enclos Saint-Joseph et là, rangés sur la touche, nous assistions aux matches de rugby qui opposaient Carcassonne à Perpignan, Narbonne, Montauban ; le seul exercice que nous prenions était celui des poumons et du larynx, et consistait à conspuer en chorale l'arbitre, lorsque Carcassonne perdait. A Paris, au Lycée Henri IV, c'était pareil, sauf l'installation moins minable de la salle d'éducation physique. J'ajoute que l'on tenait en parfait mépris le camarade qui avait le prix de gymnastique.

Une semblable conception de l'éducation fait sourire aujourd'hui. Elle m'a obligé, pour tous les sports que je pratique, à un apprentissage tardif, beaucoup plus long et pénible, car un adulte n'a ni les loisirs, ni la souplesse d'un enfant. Je crois que même les esprits les plus rétrogrades acceptent aujourd'hui que l'on apprenne dès l'école à nager, à sauter, à monter à la corde lisse, et ceux qui sont choqués de voir de semblables épreuves au programme des examens s'y habitueront avec le temps.

Que les exercices du corps soient indispensables à la santé, il est, je crois, inutile de le répéter. Tous les médecins s'accordent à dire que bien peu de maladies du foie et de l'intestin résistent à un entraînement musculaire méthodi-

que. Chacun de nous peut éprouver sur soi les bienfaits des méthodes individuelles de culture physique et on finit par s'y habituer si bien que lorsqu'un empêchement imprévu, voyage ou autre, ne permet pas de prendre sa ration quotidienne de mouvements, on a l'impression qu'il manque quelque chose à notre équilibre. Là-dessus donc, aucune discussion sérieuse n'est possible ; où le débat commence, c'est quand on divinise le sport, quand on parle de la vertu morale des records, de la valeur éducative des championnats.

Dans un passé tout récent, les championnats étaient le plus souvent entachés d'un mercantilisme affreux. Le club faisait de grosses recettes, et les acteurs sur le stade — coureurs à pied, joueurs de rugby — comme des comédiens sur le plateau, demandaient leur part du gâteau. En a-t-on vu, à Bordeaux ou à Toulouse, de ces soi-disant employés de commerce qui ne savaient pas dans quelle rue se trouvait le magasin où ils étaient censés travailler, et à qui un dirigeant du club assurait une confortable mensualité. L'autre écueil était dans la brutalité : les matches de football dégénéraient souvent en séances de pugilat et les rivalités de clocher s'y exerçaient jusqu'à la haine, aux cris d'encouragement du public des populaires.

Je crains bien que malgré les efforts éducatifs des fédérations sportives, cette ignoble mentalité ne soit longue à redresser, et j'en vois la preuve dans les graves incidents relatés par les journaux de toutes nos provinces au cours de la saison dernière.

Quant au record, ou match contre la montre, le lyrisme avec lequel certains journalistes sportifs, derrière leurs piles de soucoupes, rue Montmartre, commentaient les prouesses de Nurmi, m'a toujours laissé froid. Les Grecs étaient d'assez jolis sportifs, et n'avaient pas de chronomètres. Concours oui, car l'émulation a sa valeur éducative ; mais record qui transforme l'homme en machine, non.

Là encore, il faut donner la parole à la médecine. Elle dira la triste condition physiologique de la plupart des champions après 40 ans, le claquage du cœur, le délabrement du système nerveux, le vieillissement précoce de tout l'organisme ; elle recommandera une extrême prudence aux moniteurs. Il n'est pas de corps qu'un exercice modéré n'améliore ; il n'en est pas non plus que la pratique abusive du sport violent ne détériore, et je pense aussi bien aux mauvais coups de la boxe qu'aux jambes cassées du ski.

(à suivre)